La pasteure, son mari athée et leur websérie

Internet Carolina et Victor Costa évoquent la religion d'une manière désopilante. Leurs sketches, inspirés de leur propre vie, ont été visionnés des dizaines de milliers de fois, pour le plus grand bonheur de l'Eglise protestante.

Geneviève Comby
genevieve.comby@lematindimanche.ch

«Tu veux prêcher seins nus tous les dimanches matins, comme les Femen?» La réplique résonne dans une cure de la Cité de Calvin. Il s'agit d'une mise en scène mais, à dire vrai, on n'est pas très loin de la réalité. Dans le rôle de la pasteure: Carolina Costa, comédienne et… ministre du culte au sein de l'église protestante genevoise. Dans celui de son mari agnostique: Victor, son mari agnostique. Ensemble, ils cartonnent avec une websérie humoristique dont la trame est largement inspirée de leur vie. Visionnée des dizaines de milliers de fois sur le Net, «Ma femme est pasteure» entame sa deuxième saison.

Le principe: des capsules vidéo de quelques minutes, aux titres accrocheurs – «Dieu est une femme?» «La mort sent le pourri», «J'ai buté mon voisin», «Sa femme l'exorcise» – formatés pour un destin viral sur les réseaux sociaux. Mais les épisodes se distinguent surtout par leur qualité et leur originalité. Ancrés dans la vie quotidienne d'une paroisse, truffés de clins d'œil bibliques, les sketches osent la parodie, la forme d'humour sans doute la moins compatible avec le religieux. Le résultat est bidonnant.

Dieu et la vie conjugale

Entre le mari et sa femme, Dieu s'immisce en permanence, planant sur le lit conjugal, sur l'organisation des vacances, donnant lieu à des dialogues cocasses. A l'écran comme dans la vie, le duo détonne. Elle a 36 ans, le sourire et le tutoiement faciles. Lui affiche 41 ans, il est Espagnol et a depuis longtemps largué les amarres du catholicisme dans lequel il a baigné enfant: «Je ne suis pas hostile à la religion, je suis hostile aux dogmes. Je n'aime pas que l'on nous dise quoi faire, ce qui est bien ou pas.» La pique fait immédiatement sourire Carolina. «Quand je prépare un culte, je pense à Victor. Je pense à une manière d'expliquer les choses qui lui permettent de se sentir concerné, lui aussi. Pas pour le convertir, bien sûr», se rattrape-t-elle in extremis en jetant un œil rieur à son époux. Et de poursuivre: «On a toujours discuté de ces choses-là ensemble. A l'écran, il incarne cette grande partie de la société qui est agnostique, c'est important.» Et en tant que pasteure, d'ailleurs, elle dit apprécier ses remarques, «même si ça me met dans une position qui n'est pas confortable, admet-elle. Le fait que Victor ne soit pas croyant comme moi m'oblige à réfléchir toujours plus loin. Avec lui, je ne peux jamais me reposer, il vient toujours me remettre en question.» Pareil pour lui, murmure Victor.

Cette divergence constitue le précieux ressort de leur émulation créative, ils en sont convaincus. Une alchimie qui les fait vibrer depuis leur rencontre à Paris, il y a dix ans, alors qu'ils étudiaient tous deux les arts de la scène. Car sous la robe noire que Carolina Costa porte pour le culte se cache une saltimbanque, une femme tiraillée entre l'élévation spirituelle et la passion de la musique. Issue d'une famille protestante d'origine danoise par sa mère, elle assiste au culte dès son plus jeune âge. Adolescente, elle se laisse électriser par les cours de catéchisme d'un pasteur anarchiste révolutionnaire argentin. Au moment de choisir une filière d'études, elle opte assez naturellement pour la théologie, filière dont elle sortira, elle le dit sans détour, «un peu desséchée de la foi». C'est alors qu'elle bifurque et décide de réaliser son rêve: suivre une école de chant.

Un petit choc

Se faire une place dans la jungle du milieu artistique parisien finit pourtant par lasser la Genevoise. Carolina et Victor Costa s'installent en Suisse. On lui signale un poste de

«Avec Victor, je ne peux jamais me reposer, il vient toujours me remettre en question»
Carolina Costa, pasteure

Victor et Carolina Costa, à la ville comme à l'écran. Yvain Genevay

Une deuxième saison qui démarre sur un tête-à-tête avec un fidèle xénophobe

▶ «Ma femme est pasteure» saison 2, c'est parti. Le premier épisode vient d'être mis en ligne avec la participation de Didier Charlet. L'humoriste qui s'est fait un nom en incarnant Jean-Gabriel Cuénod, l'odieux diacre de la paroisse de Chastavel, y joue un fidèle en quête d'hospitalité. Mais ses penchants xénophobes vont causer quelques remous autour du repas du soir. Ambiance à la cure…

D'autres «guests» devraient ainsi régulièrement venir s'immiscer aux côtés des deux acteurs principaux dans les prochains épisodes. On y verra également une pasteure enceinte, puisque Carolina Costa attend actuellement son deuxième enfant.

Les deux créateurs de la série poursuivent leur collaboration à six mains avec le scénariste Ernesto Sorrentino. Pour les profanes, la première saison de «Ma femme est pasteure», lancée l'an dernier, compte onze épisodes qui lui ont valu d'être sélectionnée dans une quinzaine de festivals web internationaux. La série a notamment remporté une mention spéciale au She Web Fest de New York, le prix de la Meilleure actrice au Bilbao Web Fest et le prix de la meilleure websérie attribué par le public au festival Cinema Jove de Valencia.

Le comique Didier Charlet fait une apparition dans le premier épisode de la deuxième saison. DR

pasteure, elle postule, persuadée, qu'avec son profil et son parcours, elle n'a aucune chance. Elle se trompe. La fille extravertie et fêtarde que Victor avait connue à Paris devient pasteur. «Ça a été un petit choc pour lui, sourit Carolina. Il n'avait pas les codes.» Lui, l'ex-catholique, découvre un nouvel univers: «Je ne savais pas ce qu'être pasteur signifiait, je suis tombé dedans comme Obélix. Mais j'ai surtout vu combien ça la rendait heureuse.»

Epanouie dans son nouveau métier, la jeune femme ne muselle pas pour autant son tempérament d'artiste. Et en matière de websérie, elle et son mari sont loin d'être des novices. Les Costa ont déjà créé un autre concept, intitulé «Bienvenue chez nous». La série, lancée en 2001, s'inspire également de leur parcours, celui d'un couple binational qui doit faire face aux différences culturelles. La minisitcom «Ma femme est pasteure», elle, est née d'une boutade lâchée par Victor qui a fait mouche dans les milieux réformés. D'ailleurs plusieurs églises protestantes romandes financent le projet, désireuses de dépoussiérer leur image austère auprès des jeunes. «Il y a un vrai besoin de se renouveler, de sortir des sentiers battus», estime Carolina Costa, qui anime notamment depuis le temple de Plainpalais le «Lab», une initiative destinée aux jeunes adultes entre 18 et 39 ans, organisée entre autres autour de groupes de rencontre.

Une église ancrée dans son époque

En mettant en scène sa vie de manière drôle et décomplexée, Carolina Costa milite pour une Eglise ancrée dans son époque. «Les gens de ma génération ont besoin d'un changement dans la pratique de la spiritualité, d'un renversement, non pas sur le fond mais sur la forme, car l'Eglise souffre de l'idée véhiculée qui veut qu'elle soit là pour convertir les gens, pour les sauver.» Et certainement pas pour les faire rire…

«J'ai eu un peu peur au début, avoue-t-elle. Peur que cette série puisse empiéter sur la qualité de mon travail de pasteure, car il s'agissait de toucher à quelque chose de fondamental pour moi, mon ministère.» La jeune femme s'est détendue depuis, notamment grâce aux retours ultrapositifs: «Pourquoi ne pas montrer la vulnérabilité d'un pasteur qui, finalement, est un être comme les autres!»

La série fait le buzz, glane des prix dans les festivals à travers le monde. Son côté cash, satirique, ses influences «montypythonesques» assumées plaisent aux internautes. Et aux paroissiens, jure la pasteure: «On vient souvent nous remercier parce qu'on apporte quelque chose de frais, qui décapsule. C'est bien de montrer qu'on peut se décontracter un peu avec tout cela.» Il y a bien eu quelques réactions injurieuses de chrétiens mécontents sur le Net, vite supprimées par Victor, qui s'en fiche: «Je travaille pour les gens qui sont touchés par ce que je fais, je ne travaille pas pour tout le monde. Il n'y a que Dieu qui travaille pour tout le monde.» ●

Webseries | Swiss made

«Break-ups» Une série qui décline de manière décalée et impertinente le thème de la rupture amoureuse, en dix épisodes – le premier est intitulé «Latex» et le dernier, «Herpès».

«Hellvetia» Un duo d'enquêteurs traque fantômes et ectoplasmes, révélant les forces obscures à l'œuvre aux quatre coins de notre bonne vieille Helvétie.

Photos DR

«La vie sur Vénus» Une étudiante en physique se met en scène et partage ses connaissances scientifiques à travers une série de sketches à la fois ludiques et pédagogiques.

Maltraiter (un peu) les livres

Nos singeries

Renata Libal
Journaliste

La jeune femme tient son roman à la main, alanguie sur un sofa, mais ses yeux sont fermés en une rêverie exquise… J'aime beaucoup cette vision de la lecture: on perçoit les mots qui pénètrent derrière les paupières closes, pour créer un univers où l'écrit se mêle à l'imaginé. La photographie en noir et blanc montre la grande couturière Gabrielle Chanel en 1908, et elle figure dans la première vitrine d'une très douce exposition consacrée à son rapport aux livres: *La donna che legge,* la femme qui lit.

Divers plaisirs professionnels m'ont récemment menée en coup de vent à Venise et j'en ai profité pour aller voir ce septième volet de Culture Chanel, une série d'expositions sur l'histoire de la dame et de sa maison. C'est donc un palais sur le Grand Canal, le musée d'art moderne Ca'Pesaro, qui accueille cette fois (jusqu'au 7 janvier) une évocation de la bibliothèque de l'illustre Coco, lectrice avide et collectionneuse méticuleuse. J'ai aimé flâner parmi les recueils ouvragés, parmi les notes de lecture, les billets tendres, parmi tous ces grands noms qui ont peuplé la vie et les étagères de la plus inspirée des créatrices du siècle dernier. Mallarmé, Reverdy, Eluard, Aragon… Gabrielle Chanel faisait relier tous ses livres, parce qu'il faut vêtir ceux qu'on aime. Elle tenait à la tenue: elle cousait pour les femmes, elle habillait de cuir ses amis de papier. Et elle posait volontiers dans sa bibliothèque, comme pour une photo de famille.

Une exposition, c'est toujours un miroir. C'est papillonnant parmi les dédicaces que j'ai réalisé pourquoi je maltraitais souvent avec désinvolture mes livres favoris. Ces mots affectueux ont été griffonnés par de grands noms en l'honneur de Coco Chanel, mais beaucoup sont écrits en lettres tantôt hésitantes, tantôt rageuses, avec forces ratures et flèches pour insérer dans une phrase un mot oublié. Ah, ces lignes pas droites, ces ajouts de travers: quel bonheur! Autant de signes de vie dans cette sage perfection! Les livres embaumés comme dans un mausolée s'animent de ces errances manuscrites, deviennent humains – des amis, justement!

Comme j'ai peu de dédicaces personnelles de géants de la littérature dans ma bibliothèque, comme je possède davantage d'ouvrages reliés de papier que parés de cuir, j'imagine que c'est pour extraire l'humanité de mes banals livres de poche que je les couche à plat au pied de mon lit, leur cassant le dos pour retrouver ma page. J'écorne les feuillets sans scrupule, les annote, les marque à coups de croix vigoureuses aux passages que j'aimerais retrouver. Puis, plutôt que d'encombrer de livres mes rayonnages, je les donne au lecteur suivant, pour que la magie des mots ne s'empoussière jamais. Un ami de chair porte ses cicatrices, ses rides, ses maquillages joyeux: aucune raison d'épargner aux compagnons de papier les aléas des sentiments et des jours qui passent. Nous n'en sommes que plus intimes…

Style | L'objet de la semaine

Belle comme une maison

Après bien des virages esthétiques, la maison horlogère Ebel se recentre sur son histoire chaux-de-fonnière et architecturale. Une montre en édition limitée synthétise la démarche.

Par Renata Libal

DR

La stratégie

▶ Virage sur l'aile, le groupe Movado met au placard les grosses montres pour footballeurs d'il y a quelques années et recentre son offre sur une réinterprétation du modèle iconique Wave. On renoue aussi avec l'héritage architectural représenté par la Villa Turque, en soulignant les valeurs communes d'élégance intemporelle, de pureté et de sensualité. Du même coup est revalorisée l'histoire d'amour fondamentale, pour accompagner une orientation principalement féminine.

La montre

▶ Un ovale inscrit dans un cercle, des diamants lumineux comme une fenêtre ouverte sur l'âme, un cadran de 38 millimètres à la fois féminin et puissant, un beau mouvement manufacturé, un dessin pur et des lignes sensuelles… Mais surtout ce nouveau modèle Ebel reprend le dessin de la fenêtre en œil-de-bœuf, si emblématique, sur la façade de la Villa Turque construite par Le Corbusier à La Chaux-de-Fonds en 1917. Sur la masse oscillante est gravé le profil de la villa dans son entier. Une manière de rendre visible le lien qui unit la marque horlogère et l'héritage architectural.

La maison

▶ Avec ses piliers et ses généreux espaces arrondis, avec ses fenêtres, hublots et baies cadrant le paysage extérieur, la Villa Turque est l'une des œuvres fondatrices de Charles-Edouard Jeanneret, dit Le Corbusier. Construite à l'origine pour le riche industriel actif dans l'horlogerie, Anatole Schwob, son charme repose sur les perspectives et jeux de lumière, sur les harmonies entre droites et courbes. Un rêve d'inspiration pour l'horlogerie. La marque Ebel achète le lieu en 1986 et en fait un espace de représentation, occasionnellement ouvert au public.

L'histoire

▶ Originellement créée par Eugène Blum et son épouse Alice Lévy, la marque Ebel (nom construit avec les initiales du couple) passe pour l'une des seules à avoir, dès l'origine, été empreinte de romantisme. Mais il faut ajouter à cet ADN une bonne dose de design et d'architecture, car les descendants du couple continuent de collaborer avec maints créateurs de renom. Dans les années 1970, un modèle ultraplat intégré au bracelet fait fureur et assoit la réputation de la marque au slogan «les architectes du temps.» Ensuite, les choses se compliquent: la marque est rachetée par les groupes Investcorp en 1994, LVMH en 1999, puis, en 2004, par les propriétaires actuels, les Américains de Movado. Ces changements de direction se ressentent dans l'esthétique des montres.

L'achat

▶ Le modèle Wave Grande, «la Maison Ebel Collection», en or blanc serti sur bracelet alligator bleu nuit (mouvement automatique, date, petite seconde à 6 heures et phase de lune) appartient à une série de cinq modèles différents, tous édités à quinze pièces, sur trois boîtiers différents. Les prix de cette collection très exclusive commencent à 17 999 fr. L'idée est de faire rayonner ainsi, de manière fastueuse, l'esprit de la maison. Mais les amateurs peuvent aussi s'acheter une étincelle plus modeste de cette histoire, avec par exemple ce nouveau modèle de la collection phare Wave: une automatique délicate en acier et cardan rosé, à 2950 fr.

Contrôle qualité